

INTRODUCTION¹

par Claude Reichler

Une anthologie est un bouquet de textes. Ou, pour donner une image en accord avec les plaisirs des promeneurs anciens, c'est un herbier. On recueille des spécimens de chaque espèce, plusieurs quand la trouvaille le justifie ; insérés dans un livre, pressés entre les pages, ils sèchent et prennent l'apparence plane d'une épure aux couleurs un peu passées. On les classe alors, on les colle sur des feuillets, on arrange des ensembles. Il y faut le goût de la variété et l'art de la disposition, le savoir qui distingue et le désir qui fait partager les bonheurs de la connaissance et de la beauté.

Pour composer notre herbier des voyages, on n'a pas cherché à tout retenir (cela ferait une bibliothèque considérable), mais à donner à un choix d'extraits une forme significative, telle que chacun y soit mis en évidence et que le tout réponde à un projet, à des questions. Ces questions sont celles que le monde d'aujourd'hui propose, s'agissant du voyage en Suisse et de la représentation qui s'est élaborée à travers les récits des voyageurs. Bien que le sujet ait été étudié sous divers aspects, elles n'ont guère été posées jusqu'alors. Les études existantes sont en général partielles ou régionales. Au contraire, on a ici la volonté d'une vision d'ensemble et le souci de faire apparaître les interactions entre les voyageurs, les pays dont ils proviennent, les époques où ils ont vécu. C'est dire que la composition de cette anthologie est orientée : elle s'attache à montrer la place et l'intérêt des voyages en Suisse dans la culture européenne moderne².

La disposition chronologique dès lors s'impose. Elle répond aux deux objectifs principaux que nous nous sommes fixés. Le premier consiste à faire, à travers les auteurs et les extraits, une histoire du voyage en Suisse : c'est le livre I de ce volume. L'autre, objet du livre II, retrace l'approche préscientifique de la Suisse contemporaine, à partir de 1850 environ ; les descriptions retenues, centrées sur l'analyse sociologique et la science politique naissantes, se

1. Les indications données dans cette introduction peuvent être complétées par la consultation des notices biographiques et des présentations de chapitres.

2. Pour des raisons de commodité — mais qui n'entachent pas le projet général — on n'a retenu que des récits écrits en langue française, ou traduits en français ; et dans ce cas, autant que faire se pouvait, dans la traduction la plus proche chronologiquement de l'ouvrage original, pour être fidèle au point de vue de la réception des textes de voyage.

rapportent elles aussi à des voyages effectués par leurs auteurs¹. Dans le premier livre, sur lequel porte cette introduction, quatre parties délimitent les phases historiques du voyage : la Renaissance et le xvii^e siècle, qui forment une période homogène ; le xviii^e, marqué par la mise en place d'une représentation de la Suisse que partagera toute l'Europe des Lumières ; puis le temps de la grande diffusion de ce que nous appellerons un « mythe suisse », qui se prolonge de 1780 à 1870 environ, de Ramond de Carbonnières à Michelet ; enfin, centrée sur des témoignages autobiographiques récents et attentive aux écrivains, la dernière partie rappelle l'extrême exaltation des poètes romantiques et va jusqu'à la désaffection subie par le voyage en Suisse à la suite de la Seconde Guerre mondiale. On reprendra ci-dessous ces diverses phases, pour montrer leurs caractéristiques et leurs relations.

Cette organisation chronologique ne suggère pas pourtant que les périodes qu'elle délimite sont closes sur elles-mêmes. Elle tient compte des chevauchements, des retours et des anticipations dans l'histoire de ce qu'on nomme les mentalités ou la sensibilité. Elle n'impose pas non plus un parcours obligé de la lecture. Le voyage est libre et les itinéraires multiples ! On peut, à l'aide de l'Index, aller d'un auteur à l'autre, revenir dans une ville, s'attarder sur un site, comparer des descriptions... On peut surtout retrouver le regard des voyageurs passés, imaginer l'enchantement des découvertes, la fraîcheur intacte des lieux contemplés. Les pages de cette anthologie ne rassembleront plus alors des fleurs séchées ; elles seront comme les verres colorés d'un kaléidoscope, à travers lesquels nos yeux pourront restituer au monde son éclat multiple.

L'histoire d'une représentation

C'est dès le Moyen Âge qu'on trouve des témoignages écrits de voyages dans l'aire géographique désignée aujourd'hui comme « suisse », sous la forme des récits-guides (*Itér...*) de divers voyageurs : moines allant de couvent en couvent, envoyés d'une puissance extérieure, pèlerins, étudiants *vagantes*, c'est-à-dire passant d'une école à l'autre à travers l'Europe... Mais ces documents ne sont guère publiés et, quand même ils ne dormiraient pas dans des bibliothèques ou des monastères, ils ne présenteraient pour nous qu'un intérêt restreint.

Tout commence en effet avec la Renaissance et les mouvements intellectuels et religieux qui préparèrent le monde moderne. L'intensification des échanges entre les parties de l'Europe, l'importance de l'Italie dans le renouvellement des arts et des idées, la diffusion du protestantisme, la concentration des activités de création et de communication de la pensée dans certaines villes..., tout ce vaste mouvement des esprits fut lié bien sûr à la circulation des hommes et des marchandises. L'espace situé entre les Alpes et le Jura se trouvait au cœur de beaucoup de déplacements dans l'ensemble géopolitique qui formait l'essentiel de l'Europe. Il contrôlait d'importants passages alpins, tout comme les routes vers l'est ou vers l'ouest. Dès lors, les voyages à travers la Suisse se multiplièrent. Ils se mirent aussi à exister de cette manière particulière qu'est la représentation culturelle, dont les récits et les images constituent les supports

1. Voir, au livre II, les introductions de Roland Ruffieux.

obligés, auxquels on sait que l'imprimerie conféra des moyens toujours plus puissants.

L'idée prévaut que l'image de la Suisse à cette époque, et jusqu'au xviii^e siècle, était largement négative : contrée inhospitalière, peuplée d'ours et de gens grossiers, qu'on s'efforçait de traverser rapidement. Cette idée n'est vraie que dans une mesure limitée, et relève autant d'une tradition littéraire et rhétorique que de la réalité historique. Tradition rhétorique en effet, parce que tout voyage en Suisse était placé sous l'autorité de deux *lieux communs* (ou *topoi*) légués par l'Antiquité, auxquels l'esprit humaniste avait prêté une vigueur renouvelée. C'était d'une part le *locus horribilis*, image de la contrée terrible et dangereuse des roches et des glaces, dont la description avait été repandue par les récits anciens narrant le franchissement des Alpes par l'armée d'Hannibal. Et c'était d'autre part le portrait des Helvètes que César avait tracé dans sa *Guerre des Gaules*, où il les donnait à voir comme un peuple obstiné, assez fruste et doué d'un grand courage guerrier. César avait voulu maintenir ces guerriers sur leur territoire, entre leurs montagnes, où ils constituaient une garde utile à l'empire. Bien des voyageurs conformaient leur perception des êtres et des lieux à ces images remises au goût du jour. Il est vrai que la configuration géographique et climatique leur donnait souvent raison. Et, bien que les Suisses des xv^e et xvi^e siècles ne fussent pas les descendants des Helvètes, il est vrai aussi que l'histoire récente semblait confirmer la description donnée par César et que les paysans des cantons alpins, dans les guerres européennes (en Bourgogne, dans le Milanais) se montrèrent redoutables et sanguinaires, face à des armées dont la composition, la stratégie et les codes de comportement étaient encore féodaux.

Pourtant, les humanistes s'efforcèrent aussi d'observer et de décrire, et non seulement de reproduire les clichés antiques. De la politique à la science, de la vie quotidienne à l'exploration de la nature, ils voulurent donner un fondement réel à leurs intérêts. A partir du seul point de vue qui nous retient ici, celui des voyages, on constate alors la mise en place de représentations nouvelles. Les principales villes apparaissent comme des centres de rayonnement culturel (par l'imprimerie, par la Réforme, par les bibliothèques et les académies). Un voyageur au regard libre, comme le fut Montaigne dans sa route vers l'Italie, montre qu'on peut s'attacher à faire apparaître toute la riche singularité de la vie quotidienne, de l'organisation sociale, de la culture matérielle, dans les villes et les bourgades. La moyenne montagne elle-même devient un espace à découvrir, un champ de connaissances et d'expériences, en minéralogie, en botanique, dans l'attention portée aux coutumes de populations jusqu'alors négligées. Les cabinets de curiosités qui s'ouvrent à Bâle, à Zurich, à Berne, recueillent les traces de cette effervescence naissante, quoique encore timide, partagée surtout par quelques savants locaux, qui étaient souvent pasteurs protestants et philologues érudits, lecteurs de la Bible, de Pline et d'Homère. Un des plus grands ouvrages de la Renaissance, présenté comme un récit de voyage et une chronique historique autant que comme une somme scientifique, porte témoignage de l'intérêt nouveau suscité par l'espace suisse : il s'agit de *La Cosmographie universelle* de Sebastian Münster, parue au milieu du xvi^e siècle.

Les choses ne changent guère au cours du siècle suivant, marqué apparemment par un certain désintérêt pour le voyage en Suisse. C'est alors l'Italie qui

compte, le paysage classique, l'harmonie mesurée d'une nature à la Lorrain ou à la Poussin. Les Alpes parfois se baroquent, offrant dans leurs contrastes l'occasion d'antithèses et de pointes, où l'effroi se mêle à des antinomies poétiques : « J'ai vu ces jours passés des monts épouvantables tout couverts d'une glace épaisse de dix ou douze piques et les habitants des vallées voisines me dirent qu'un berger allant pour secourir une sienne vache tomba dans une fente de douze piques de haut, en laquelle il mourut glacé ! Ô Dieu ! dis-je, l'ardeur de ce berger était-elle si chaude à la quête de sa vache que cette glace ne l'ait point refroidie ! » Dans le domaine politique, le recrutement des mercenaires et les jeux d'alliance des cantons suffirent à occuper l'intérêt des voyageurs. Les savants poursuivent leurs recherches, adaptant des chroniques, dessinant des cartes, recueillant dans leurs cabinets force cristaux, amonites et os de dragons, et trouvant confirmation du Déluge et de la chronologie biblique dans la présence de fossiles marins sur les hautes montagnes. Le dernier grand savant inspiré par l'esprit de la Renaissance fut Johann-Jakob Scheuchzer : ses ouvrages, rédigés à la fin du xviii^e et au début du xix^e siècle, présentent la somme des connaissances de son temps sur la Suisse et les Alpes. Quoique Scheuchzer connût la célébrité, notamment en Angleterre, ses travaux, écrits en latin, coïncidèrent avec l'avènement des Lumières. Ils furent rapidement périmés et tenus, souvent à tort, comme un agglomérat de légendes et de superstitions.

À la fin du xviii^e siècle, la Suisse représente donc un espace géographique et culturel encore peu connu en Europe. Il faudra, pour susciter l'intérêt des voyageurs, la rencontre de circonstances historiques hétérogènes et décisives. Ce fut d'abord, en France, la politique antiprotestante de Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes ; ce fut ensuite, en Angleterre, la recherche d'une esthétique nouvelle, en réaction au classicisme français ; ce fut aussi, dans la philosophie des Lumières, la critique des dogmes religieux et l'attitude empiriste, qui relancèrent l'exploration de zones géographiques marginales en vue de développer les sciences naturelles ; ce fut enfin la recherche d'un modèle politique et humain proche d'une simplicité qu'on croyait primitive, et qu'on pensait dénaturée par la civilisation urbaine et l'organisation étatique. L'espace suisse et alpin se trouva au point de convergence de toutes ces perspectives. Reprenons-les une à une.

En révoquant l'édit pris par Henri IV pour mettre fin aux guerres religieuses, Louis XIV jeta sur les routes de l'exil des milliers de protestants français. Une partie d'entre eux trouva refuge dans les villes suisses, y apportant leur savoir-faire et leur culture. Ils s'intéressèrent à la vie locale dont ils louèrent l'esprit de liberté civile et religieuse, en contraste avec l'absolutisme de la monarchie française. Comme en hommage à la solidarité hospitalière qu'ils rencontrèrent, ils inaugurèrent l'idéalisation du pays dans leurs descriptions. Ils firent connaître les villes réformées : Genève, Berne, Zurich, Bâle ; ils furent sensibles à la beauté des paysages et aux curiosités naturelles. À la même époque, les Anglais qui parcouraient l'Europe continentale découvrirent dans les Alpes les paysages qu'ils admiraient dans les descriptions de Milton et les tableaux de Salvador Rosa : paysages violents, faits de ruptures et de contrastes, aux anti-

1. Saint François de Sales (1606), cité par Gavin de Beer, *Travellers in Switzerland*, Londres et New York, Oxford University Press, 1949, p. 16.

podés de la campagne virgilienne du classicisme et de la symétrie des jardins français. Les voyageurs anglais mirent à la mode Genève et Grindelwald, les lacs, les glaciers, les chutes du Rhin. Une théorie esthétique se développa, qui rendait compte de ces plaisirs nouveaux : celle du sublime. Une vision politique trouva à s'affirmer dans l'observation, parfois excessivement attendrie, des communautés montagnardes et des gouvernements urbains. Les références à l'Antiquité jouaient leur rôle ici aussi : on pensait voir la première république romaine ou la démocratie spartiate dans la gestion prudemment oligarchique des villes ; dans les assemblées annuelles où se réunissaient les citoyens mâles des petits cantons, sous la conduite avisée des notables, on s'imaginait découvrir les traces vivantes d'un égalitarisme primitif... Certains voyageurs surent analyser les réalités politiques, et donner leur juste place aux références idéales. Mais la plupart s'enthousiasmèrent et, mêlant dans leurs descriptions les questions de philosophie politique éparées dans l'air du temps et leur culture scolaire, firent des petits états de la Suisse les modèles d'une démocratie rêvée. Les écrits de Rousseau puisent à cette idéalisation de l'espace politique et social ; ils contribuèrent à en fixer l'image et à lui donner une portée universelle.

La découverte de la haute montagne joua dans ce renouvellement d'intérêt un rôle essentiel. Appuyée par l'interrogation scientifique sur la formation de la Terre, la littérature ici fut le déclencheur. D'abord en Angleterre (qu'on pense à Thomson, à Thomas Gray et Horace Walpole, à George Keate¹) puis en Suisse même, où le grand poème épique et descriptif d'Albrecht von Haller, *Die Alpen*, connut un succès considérable, augmentant à chaque réédition et se propageant dans l'Europe entière à partir du milieu du siècle. L'écriture poétique n'était pas séparée de la curiosité savante. Les grandes œuvres de descriptions alpêtres — celle de Gruner, de De Luc, de Saussure — émanent d'hommes de science qui furent aussi des écrivains. En elles se mêlent une culture nourrie de lectures antiques, le sens de la poétique des éléments, le souci de l'observation — certes encore imparfait — et le désir de construire une théorie de la Terre vérifiée sur le terrain. Les sciences mêmes ne sont pas compartimentées : les mêmes voyageurs se passionnent autant pour la géologie que pour la botanique ou les mœurs des montagnards.

Mais, si la haute montagne est importante en elle-même, elle l'est aussi parce qu'elle prend place dans une opposition avec les vallées moyennes qui structure fortement la représentation de l'espace suisse. Même si elles ont acquis un attrait esthétique et scientifique, les hautes Alpes relèvent toujours encore du *topos horribilis*, et contrastent à ce titre avec le lieu commun opposé du *locus amoenus*, du jardin heureux, de l'espace aimable des vergers et des bergers. Regardées comme un nouvel Éden, les Préalpes sont l'objet d'une idéalisation constante ; décrites comme la région de l'idylle arcadienne, elles rejoignent, dans la géographie mentale des hommes de cet âge *sensible* autant qu'il fut *éclairé*, les modèles constitués par les îles fortunées et les paradis sauvages. Elles deviennent ainsi le support d'une rêverie sur l'état de nature, sur le bonheur préservé de la vie primitive, sur ce que Rousseau — lui encore —

1. Les poèmes de Thomson, *The Winter* et *Liberty*, parurent en 1729 et 1735 ; Thomas Gray et Horace Walpole, qui n'aimèrent guère les Alpes, attirèrent pourtant l'attention sur leurs « horreurs » ; Keate en fut un enthousiaste : son poème *The Alps* fut publié en 1763.

nomme « la véritable jeunesse du monde » à propos de la société dans son état naissant.

Ainsi les voyageurs, ayant sous les yeux en même temps les cimes et les roches, qu'ils tenaient pour les vestiges de la formation de la Terre, et les vallées moyennes où ils pensaient contempler les témoins vivants des sociétés anciennes, parcouraient la Suisse en croyant remonter le temps. Ou mieux encore : en croyant se trouver dans un lieu du monde où le temps était resté miraculeusement immobile. Mais la fortune remarquable de ce qu'on peut bien appeler un « mythe suisse » dans l'Europe du XVIII^e siècle ne fut possible que parce que l'imaginaire de l'origine retrouvée et de l'âge d'or répondait à une inquiétude générale devant les changements historiques dont l'époque voyait les premiers effets. La croissance de plus en plus marquée des grandes villes européennes ; le centralisme imposé par l'administration des États modernes ; la disparition des isolats médiévaux ; la création des manufactures, la division du travail et la mesure plus rigoureuse du temps qu'elles imposèrent ; la complexification croissante des sociétés et la rupture des solidarités coutumières ; la modification du milieu agricole traditionnel vécu comme « naturel »... : tout cela induisit une sorte de quête compensatoire que les voyageurs en pays lointains eurent en somme mission de mettre en scène. La Suisse, peu lointaine mais découverte comme un monde nouveau (l'expression apparaît fréquemment dans les textes), fut constituée comme un des espaces de projection destinés à recevoir et à préserver les représentations du monde que les sociétés avancées de l'âge des Lumières voyaient disparaître. Le cosmopolitisme des voyageurs européens y donna refuge à la représentation inversée de lui-même ; la culture moderne en gestation y fixa sa contre-image.

Certes il y eut aussi des voyageurs pour analyser les réalités et démystifier la vision dominante. Leur nombre augmente à la fin du siècle, où l'on assiste à un mouvement de révision et de parodie. La critique du rousseauisme naît rejoint la méfiance soulevée par les enthousiasmes patriotiques de la Société helvétique, créée dans les années soixante. On dénonce la cupidité derrière la prétendue bonté naturelle, l'ignorance et le conservatisme cachés par la célébration de la simplicité et de la vertu. On s'indigne de la cherté des auberges, du mauvais état des chemins, de la malpropreté des logis. La vie paisible des bergers, l'idylle au chalet, on voit que tout cela masque l'odeur aigre des fumages, le fumier devant la porte, la promiscuité douteuse... On reproche aux familles patriciennes de vivre aux frais des princes étrangers par le moyen du service mercenaire, aux cantons de multiplier les alliances au détriment de leurs propres soldats. On proclame que la démocratie est une façade, dès lors que les habitants ne jouissent pas des mêmes droits, que les gens des bailliages sont purement assujettis...

Pourtant, la représentation mythique prévaut. A la fin du siècle, une œuvre rassemble la matière encyclopédique et idéalisée du voyage en Suisse à destination d'un public désormais élargi : ce sont les *Lettres* du révérend William Coxe. Et leur adaptateur français, Ramond de Carbonnières, par les adjonctions qu'il apporte à la traduction qu'il publie en 1781, transforme cette matière pour la transmettre aux hommes de l'âge nouveau : un âge qui sera tout à la fois fantastique et positif, romantique et bourgeois, démocratique et nationaliste. Que deviennent, dans ce contexte historique modifié, les éléments du voyage unifiés par le XVIII^e siècle ? Ils vont persister, se répandre de plus en plus largement, mais aussi trouver d'autres fonctions et d'autres usages.

Dans leurs périple et dans leurs récits, les voyageurs du XIX^e siècle n'inventent plus guère : ils répètent, vérifient leurs lectures, conformément leurs impressions aux images répandues. D'où ce sentiment de deuxième vue et de variations sur des thèmes connus qui caractérise leurs écrits. Pourtant ils sauront aussi renouveler les représentations reçues et conférer à la matière du voyage un second souffle. L'esthétisation du paysage mène à un pittoresque parfois complaisant ; mais l'effusion du moi dans la nature, propre aux romantiques, peut donner lieu à une sensation d'infini, de perte de soi, de religiosité cosmique qu'on ne trouve pas avant eux. La perception idyllique du monde campagnard reste vivace et parfois s'amplifie (chez un Ebel à propos d'Appenzell, chez un Raoul-Rochette), mais elle engendre aussi une vision nostalgique qui, tout en exaltant le bonheur agreste et la simplicité du cœur, révèle leur caractère de représentation fictive, d'idéal inaccessible. Dans le domaine politique la mythographie reste tout aussi active, lorsque la description des coutumes et des contextes se transforme en célébration des anciennes légendes. Le vrai succès de Guillaume Tell date des romantiques : de Schiller, mais aussi de Hugo ou de Dumas, qui incorporent le personnage à la visite du lac des Quatre-Cantons et voient, comme tant d'autres, dans son caractère et dans ses actes une émanation du peuple et du milieu. La lutte pour la démocratie et la liberté nationale, moteur de l'histoire européenne au XIX^e siècle, trouve là un symbole efficace. S'agissant des récits eux-mêmes, l'unité dont témoignaient les grands livres de voyage au XVIII^e siècle s'est rompue : l'approche scientifique et la vision littéraire prennent désormais des voies séparées. A l'une l'observation objective, les protocoles vérifiables, la mise à l'écart des affects dans le compte rendu ; à l'autre la dramatisation de la nature, le lyrisme du moi, le pathos de la représentation. L'explication rigoureuse et la théorie y trouvent leur compte (la physique des glaciers, la géomorphologie, la botanique font des progrès décisifs dans la première moitié du siècle), mais la perception rassemblée dont relevait le voyage et son écriture s'est perdue. Un voyageur pourtant s'efforce encore de tenir ensemble la science et la littérature, le moi et la nature, l'hymne à la liberté et le réalisme politique : dans cette œuvre tardive au regard de l'histoire des représentations, qu'il intitule *La Montagne* (1868), Michelet se propose de faire la synthèse de toute la tradition, en unissant étroitement ses lectures et ses voyages. Son livre apparaît comme le chant du cygne du mythe suisse.

La banalisation, dans laquelle choit toute représentation qui ne se renouvelle pas, qui devient une rhétorique répétitive, guette les récits de voyage dès le milieu du siècle. Seuls les plus grands écrivains, les Nietzsche, Rilke ou Jouve, y échapperont. La mythographie s'enlise dans les clichés, et l'exaltation semble factice. Cette évolution, perceptible dans l'analyse interne des récits, accompagne la multiplication des voyages provoquée par la vogue du tourisme de montagne. Monsieur Perrichon et Tartarin se rendent dans les Alpes, parodiant le voyage bourgeois et signant la déchéance du romantisme alpestre¹. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, les récits de voyage en Suisse prolifèrent, mais leurs platitudes héroïques et leur sentimentalisme ennui le lecteur d'aujourd'hui.

1. La pièce d'Eugène Labiche, *Le Voyage de M. Perrichon*, est de 1860 ; le *Tartarin dans les Alpes* d'Alphonse Daudet date de 1885.

Avec le ^{xx}e siècle s'impose le règne des affiches publicitaires et des dépliant touristiques. Dans l'Europe de la culture de masse et de l'industrie du voyage, il ne reste plus à la matière suisse que des usages mercantiles et triviaux. Sans doute a-t-elle donné ce pour quoi elle avait été créée, chaque nation s'étant fabriqué désormais pour elle-même ses mythes d'origine, chacune ayant tracé ses espaces de nature... Et d'ailleurs, comment rêver la formation du monde, la communauté préservée, le paysage intouché, dans les voitures bondées des chemins de fer de montagne, les stations de sports d'hiver, au pays des banques et des assurances-vie ? Comment imaginer encore la liberté idéale au sein d'une nation dont les pratiques politiques sont apparues bien souvent comme un égoïsme d'État ? Dans les récits de voyage que nous avons retenus pour le dernier chapitre du livre I, et qui datent des années 1946-1948, la discordance entre le modernisme affiché, presque de parvenu, et la volonté de maintenir une sorte de folklore de l'indépendance et un culte du paysage apparaît au premier plan. La mise en lumière de cette discordance ouvre une perspective fortement critique. Pour les voyageurs d'après la capitulation, le spectre de la guerre mondiale ne pouvait être oublié. Sous les décombres amoncelés dans les villes des pays belligérants gisaient les idéaux de la civilisation moderne. La Suisse avait été préservée de l'horreur, mais son mythe avait cessé de vivre, effondré lui aussi parmi les ruines de l'Europe. Les quelques éloges encore subsistants, qu'ils soient de commande (chez un Siegfried) ou d'amabilité (chez un Maurois), n'y changeront rien, et n'épargneront pas aux générations ultérieures la nécessité de tout repenser.

Les hommes et les livres

L'érudit anglais Gavin de Beer, qui a recensé les traces écrites (imprimées) des voyages en Suisse, fait débiter sa liste chronologique au ^xe siècle¹. Durant la période médiévale, il ne mentionne pourtant que quelques témoignages : saint Mayol, abbé de Cluny avant l'an 1000, saint Bernard de Clairvaux, qui prêcha la deuxième croisade, quelques nobles et dignitaires se rendant en Italie par le Saint-Bernard ou le Simplon. Pétrarque visita Bâle en 1356. Les voyageurs furent bien plus nombreux que ne le laissent entendre ces rares références, notamment à partir du ^{xiv}e siècle, lorsque le passage du Gothard fut réellement aménagé ; mais ce qui importe ici est que la masse des voyages ne soit alors entrée dans la mémoire collective ni par l'écrit ni par l'image. En revanche, dès le ^{xv}e siècle, où le nombre de passages augmente, leur trace dans la représentation culturelle devient significative. Conrad Witz peint les rives du lac de Genève, avec les Alpes en arrière-plan, pour le retable de Saint-Pierre ; Dürer dessine, semble-t-il, les montagnes de Suisse centrale qu'il parcourt lors de ses voyages de jeunesse. Aeneas Sylvius Piccolomini décrit la ville de Bâle, Poggio Bracciolini raconte son séjour aux bains de Bâle... Ce mouvement est plus remarquable encore au ^{xvi}e siècle, durant lequel de Beer recense près de soixante documents écrits. La plupart comptent dans la mise en place de la représentation moderne de la Suisse : ceux des savants (Érasme, Münster, Vigenère...), des artistes (Holbein, qui place Lucerne et son lac en arrière-plan d'une Vierge à l'enfant, Benvenuto Cellini), des écrivains, des diplomates (l'Ermite, de Thou). Apparaissent aussi les récits des voyageurs

1. Gavin de Beer, *Travellers in Switzerland*, première section.

« intérieurs », les humanistes suisses tels Egidius Tschudi ou Conrad Gesner, dont nous avons vu que les descriptions relativisent les lieux communs anti-ques, et constituent déjà un plaidoyer pour le bonheur campagnard, loin des cours et des villes¹.

On a vu que le nombre et la qualité des voyageurs restent stables jusqu'à la fin du siècle suivant. Le début du ^{xviii}e voit croître sensiblement les témoignages : de deux à quatre par an, jusque vers 1750 environ, où l'augmentation devient encore plus nette. C'est à cette date que Klopstock, qui ouvrit la littérature allemande au sentiment de la nature, rédige son *Ode au lac de Zurich* lorsqu'il accepte l'invitation de l'historien et polygraphe zurichois Johann-Jakob Bodmer. Voltaire (qui écrit, lui, une *Ode au Léman*) et Gibbon se rencontrent à Lausanne ; Casanova, dont les *Mémoires* sont un indicateur des modes du siècle, raconte ses séjours à Einsiedeln, à Soleure, à Berne, à Genève. Après 1760, la Suisse fait partie des lieux qu'on visite et dont on parle. L'attrait pour les Alpes s'affirme de plus en plus. Le roman de Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, lu dans toute l'Europe, utilise habilement cette mode et lui donne une aura immense. Dans le dernier quart du siècle, Gavin de Beer compte chaque année au moins dix récits de voyage. Certaines fois, il y en eut plus de vingt.

Après l'interruption relative des guerres révolutionnaires et de l'Empire, l'engouement ne fit que croître. Genève et le Léman, l'Oberland bernois, le lac de Zurich et celui des Quatre-Cantons devinrent des lieux célèbres où se retrouvaient les voyageurs de l'Europe entière. De Beer mentionne, certaines années, jusqu'à quarante témoignages écrits. Le ^{xx}e siècle vit diminuer le nombre des récits, sinon celui des séjours. Les voyageurs qui continuaient d'affluer en Suisse pouvaient voir leurs attentes comblées, du moins s'agissant des paysages, des excursions, des bains d'air pur, mais une forme de représentation avait cessé d'être productive dans la culture européenne.

Cette courbe historique de la fréquence des récits de voyage n'est pas sans lien avec la provenance et le statut social de leurs auteurs. S'il fallait établir un palmarès national, les Anglais viendraient au premier rang. L'éducation des jeunes gens fortunés, sous la forme du Grand Tour, bien établi dès le ^{xvii}e siècle, amena en Suisse, certes d'abord pour de brèves étapes sur la route de l'Italie ou de l'Allemagne, les enfants des grandes familles accompagnés de leurs serviteurs et de leur mentor. De Milton à Robert Boyle et John Evelyn, il y eut déjà quelques passants considérables. La formule s'avéra particulièrement féconde tout au long du siècle suivant. Financé par l'aristocratie, le voyage trouvait à se représenter dans les lettres, les journaux, et parfois dans les récits en forme que rédigeaient les précepteurs, la plupart chapelains ou hommes de lettres. John Moore, auteur d'un livre de voyage en France, en Suisse et en Allemagne, accompagnait le duc de Hamilton. L'équipage du jeune duc de Pembroke, en 1776, offre un autre exemple probant : il comprenait le révérend William Coxe, qui tira de son périple un des récits-guides les plus lus de la fin du siècle. On sait que les Anglais furent aussi les inventeurs de l'alpinisme, conquérant plusieurs des plus hauts sommets, et créant à Londres le Club alpin. Bien des récits d'ascension, que nous n'avons pas

1. Nous n'avons pas retenu ici l'étonnante autobiographie de l'écolier itinérant que fut Thomas Platter, malgré son grand intérêt documentaire. On en trouvera une édition récente dans la collection « Poche Suisse », aux éditions de l'Âge d'homme, Lausanne. Voir aussi la biographie des Platter écrite par E. Le Roy-Ladurie (Fayard, 1993).

retenus ici, commémorent cette forme de voyage. L'importance du voyage en Suisse dans la culture anglaise est plus manifeste encore dans la littérature et la peinture. Les théories du sublime et du pittoresque, nourries de la réflexion sur le paysage alpin, ont été remarquablement développées par la philosophie esthétique. Le romantisme ne se conçoit pas sans les voyages de Wordsworth, de Shelley, de Byron, et plus tard ceux de Turner et de Ruskin. Tout au long du XIX^e siècle, l'afflux des voyageurs anglais ne fit qu'augmenter, accompagné d'une mutation sociologique. Ce fut en effet une classe nouvelle, enrichie dans le commerce et les manufactures, qui se mit à séjourner en Suisse. Ces parvenus, soucieux de s'emparer du prestige symbolique de leurs aristocrates précédents, furent souvent moqués. On en trouve des portraits dans de nombreux ouvrages, et plus qu'ailleurs dans les caricatures de Rodolphe Töpffer. A partir de 1864, et pendant de nombreuses années, Thomas Cook conduisit des *Tours to Switzerland* promettant aux touristes argentés la découverte des paradis alpins, avec le confort en sus... C'est pour ces voyageurs-là d'abord que les Suisses construisirent des palaces dans les sites les plus courus et des quais sur les rives des lacs.

La France elle aussi fournit son lot de voyageurs. Les alliances avec les cantons jouant un rôle important dans la politique européenne, l'ambassadeur du roi, établi à Soleure, accueillit fréquemment des secrétaires diplomatiques et des historiens attentifs à comprendre le pays, établissant ainsi dès la Renaissance une tradition d'analyse politique qu'un Tocqueville et un Gobineau prolongent encore en 1850. A la fin du XVII^e siècle, on l'a dit plus haut, les protestants exilés renouvelèrent l'attention pour les villes et pour l'organisation d'un pays qui semblait assurer la coexistence des confessions. Au cours du XVIII^e, plus que la montagne elle-même, ce furent d'abord les cures thermales qui attirèrent en Suisse nombre de voyageurs, de même que la célébrité de certains médecins. Les dames de la société parisienne venaient à Genève consulter le fameux docteur Tronchin. Le long séjour de Voltaire à Lausanne puis à Genève, son enthousiasme pour le havre de paix qu'il trouva sur les bords du Léman, les nombreux visiteurs qu'il recevait ; la réputation des écrits de Rousseau et les polémiques qu'ils suscitèrent ; l'existence de personnalités de renommée européenne (de Haller à Saussure et Charles Bonnet, de Lavater et Gessner à Mme de Staël), tout cela fit de la Suisse un lieu de séjour fort couru des voyageurs éclairés. Dans le dernier quart du siècle, la montagne elle-même devint pour les Français un des attraits du voyage, autant par les spectacles qu'elle offrait que par le goût des âmes sensibles et des amateurs d'exotisme pour le « peuple des bergers », parmi lequel on pensait voir revenus les personnages de Théocrite. Mais, pour lors, dans cette période mêlée qui va de 1780 à 1840 environ, ce fut comme un délire. Les écrivains, les peintres, les musiciens, les nobles qui avaient retrouvé leur fortune, les bourgeois enrichis, tous vinrent en Suisse et écrivirent des lettres, des souvenirs, des livres de voyage. Les beaux récits de Raoul-Rochette, de Théobald Walsh, de Custine, qui ont précédé les pages souvent plus convenues de George Sand et de Hugo, de Dumas et de Gautier, sont les témoins de cet intérêt, injustement oubliés de l'histoire culturelle aujourd'hui. Avec les générations romantiques, un peu plus tardivement que la bourgeoisie anglaise, les nouveaux riches de la monarchie de Juillet, puis ceux du second Empire, affluèrent à leur tour à Lucerne et à Montreux, sur le lac de Thoune et la mer de Glace. Là aussi, au long du siècle,

le succès du tourisme fut en proportion inverse de la qualité des œuvres qu'il engendra. Comment se pencher encore sans ennui sur les récits enthousiastes et sentimentaux, pâles pastiches des textes antérieurs, qui naquirent de lectures naïves autant que des promenades solitaires ou des émois amoureux des excursionnistes de la III^e République ?

L'Allemagne elle-même n'est pas en reste, ou plus exactement les États qui composèrent jusqu'au XIX^e siècle le vaste conglomérat des cultures germaniques. Les cantons, qui jouirent dès le Moyen Âge de l'immédiateté impériale, appartenirent longtemps à cet ensemble, même si leurs relations avec certains princes furent tumultueuses. Schlegel, qui avait en vue la civilisation du Saint Empire médiéval, pouvait écrire encore au début du XIX^e siècle que la Suisse représentait une sorte de noyau primitif de ce que l'Allemagne aurait dû rester, comme une essence de la *Ur-Germania*. Pourtant, dès le XVII^e siècle, la Confédération des treize cantons avait conquis une complète indépendance par rapport à l'Empire, et avait vu assurer sa neutralité dans les conflits européens. Pour les voyageurs venus d'Allemagne, le XVIII^e siècle marque donc lui aussi, bien que d'une manière différente, le véritable début du voyage en Suisse. Dans le dernier quart du siècle, les jeunes aristocrates, les artistes, les écrivains s'y rendirent. Goethe fit le voyage en juillet 1775 avec les frères von Stolberg ; en 1779, il accompagna le jeune duc de Weimar dans un tour des Alpes, resté célèbre par ses *Lettres de Suisse*. Les poètes y trouvèrent leur inspiration : de Friederike Brun, Lenz et Matthisson à Hölderlin. Schiller, qui n'y séjourna jamais, écrivit sur le conseil de Goethe son *Wilhelm Tell*, l'ouvrage sans doute le plus fameux inspiré par le mythe suisse. Alexander von Humboldt parcourut les Alpes avant d'explorer le continent sud-américain. Cet engouement ne connut pas de relâche au XIX^e siècle et se prolongea jusqu'au milieu de notre siècle, les textes sur la Suisse de Hermann Hesse en constituant un des derniers témoignages. Mais il ne toucha pas que les acteurs de la grande culture, atteignant au contraire, là aussi, des couches sociales de plus en plus larges. Les *Lettres sur la Suisse* de Christoph Meiners, parues en 1788 et fort lues, incitèrent au voyage de nombreux étudiants venus de toute l'Allemagne. Le jeune Hegel fut l'un d'eux. Tout comme les touristes anglais, ils formaient sur les chemins et dans les auberges des groupes facilement identifiables par leur accoutrement, leur manière de voyager, leur enthousiasme et leur mélancolie parfois schubertienne. Les autres voyageurs les repèrent, et souvent les caricaturèrent (Töpffer encore y excelle). Le livre le plus important, du point de vue socioculturel, fut les *Instructions (Anleitung)* de Johann-Gottfried Ebel, paru en 1794, plusieurs fois repris et augmenté, et qui est en fait le premier guide du voyage en Suisse, au sens actuel du terme. La deuxième traduction française, en 1810, prend pour titre *Manuel du voyageur en Suisse*, indiquant ce que l'ouvrage fut véritablement pour plusieurs générations allemandes et européennes. Ebel s'adresse autant aux excursionnistes solitaires qu'aux pères de famille, aux riches autant qu'aux moins riches, à qui il prodigue des conseils utiles pour leur plaisir et pour leur bourse. Anticipant l'évolution sociologique, il a en vue l'ensemble diversifié de la société voyageante, aux besoins et aux moyens variés. Aux uns comme aux autres il vante les bonheurs de la pure nature et de l'idylle. Sa vision proprement mythique se maintiendra longtemps ; on la retrouve dans les œuvres qui charmèrent petits et grands chez les lecteurs de langue allemande, de *Heidi* aux romans populaires inspirés par certains récits de Gottfried Keller.

Si Anglais, Français et Allemands furent les premiers et les plus nombreux dans la formation et la diffusion du mythe suisse, on se doit de faire place aussi aux voyageurs venus de l'est, du nord et du centre de l'Europe, dès la fin du XVIII^e siècle. Karamzine, Tolstoï, Dostoïevski, bien des écrivains russes firent le voyage. Du tsarévitch Paul (en 1882) au prince Kropotkine, devenu anarchiste, à Bakounine et à Lénine, toute la société d'avant la révolution fut représentée sur les registres des hôteliers. Le romantisme slave compte ses plus grands écrivains dans la liste des voyageurs. Le grand poème de Juliusz Słowacki, *En Suisse*, est un classique de la littérature polonaise. Au XIX^e siècle, les voyageurs du nord viennent à leur tour en Suisse : ainsi, parmi les écrivains, Andersen et Strindberg. Russes et Polonais grossirent souvent les rangs des réfugiés européens, avec les Allemands d'après 1848, les patriotes italiens¹, les républicains indésirables sous Napoléon III. Bien accueillis, relativement peu surveillés par le gouvernement de la Confédération d'après 1848, à dominance radicale, ils formèrent ce que Michelet appelle dans son *Journal* la « cohorte des exilés ». Ils propagèrent l'image d'une terre d'accueil et relancèrent pour un temps, dans l'Europe des luttes révolutionnaires, l'idée de la liberté et d'un consensus démocratique exemplaire.

A présenter ainsi les voyageurs selon leur provenance, on manque un trait essentiel du voyage en Suisse : à savoir les échanges et les interactions qu'il produit entre les diverses traditions nationales. C'est à ce titre qu'il constitue une composante importante de la culture européenne prise comme un tout, dans deux des phases de son élaboration moderne. Le voyage en Suisse relie ces deux moments, malgré tout ce qui par ailleurs les distingue. En premier lieu, comme on l'a montré précédemment, par les idées politiques qui y trouvèrent un espace de projection pendant presque deux siècles ; ensuite par la découverte du paysage alpin, reprise et revécue par plusieurs générations ; enfin, à travers l'expérience esthétique et la réflexion politique elles-mêmes, par la conscience, que le voyage a permis d'approfondir et d'affiner avant de la diluer dans les clichés, d'un lien essentiel entre l'intériorité de l'homme et son milieu naturel et social. La représentation de la Suisse forgée par les voyageurs est venue *activer* et entrecroiser ces trois données de la culture européenne moderne. Pour mieux montrer le caractère commun à l'ensemble de l'Europe de cette représentation, il faudrait s'attarder plus longuement sur certaines personnalités qui furent des intermédiaires entre les traditions nationales, et dont les livres sont comme des carrefours culturels. En restant parmi les voyageurs², qu'on pense à Maximilien Misson, protestant lyonnais réfugié à Londres, puis accompagnant le jeune comte d'Arran dans un Grand Tour, et dont la description de la Suisse est intégrée dans un *Voyage en Italie*. Qu'on pense à Ramond de Carbonnières, jeune Français formé à Strasbourg, influencé par la littérature allemande, traduisant un ouvrage anglais déjà célèbre, qu'il

1. Mazzini au Gothard : « Qui n'est pas venu ici ne peut savoir toute la poésie qu'on trouve au plus haut point de la route [...], dans un silence perpétuel qui vous parle de Dieu... » (1848). Cavour : « Je m'étais acheminé vers la Suisse, cet hôpital des blessés politiques... » (1859). Garibaldi : « Non seulement j'admire les montagnes, mais je les aime comme les sentinelles bienveillantes... » (1867). (Cité par G. de Beer, *Travellers in Switzerland*, p. 239, 280, 318.)

2. C'est-à-dire sans mentionner les exemples, bien connus, des écrivains dont la pensée et l'œuvre ont eu une extension européenne, et dont l'activité trouve son emblème dans ce qu'on a nommé le « groupe de Coppet ».

rendra plus célèbre encore. A Friedrich Matthiesson, ami de Müller et de Charles Bonnet. A Ebel, Prussien acclimaté à Zurich et à Paris, devenu secrétaire de Sieyès, transmettant tout à la fois son admiration pour la Révolution et pour la Suisse. A Mickiewicz, exilé polonais enseignant à Lausanne, puis au Collège de France. A d'autres encore, jusqu'à Romain Rolland et Stefan Zweig, qui tentèrent de permettre aux nations de se rejoindre malgré la folie nationaliste de la Première Guerre mondiale...

La diffusion des ouvrages permet de mesurer l'importance de cette interaction culturelle. Dès la fin du XVII^e siècle, les descriptions des voyageurs anglais sont rapidement traduites. L'ouvrage de l'évêque anglican Gilbert Burnet (*Some Letters...*), paru à Amsterdam en 1686, repris à Londres trois ans plus tard, est déjà traduit en français et en allemand en 1687. Les *Remarks...* d'Addison, publiées à Londres en 1705, sont insérées, en français, dans l'édition hollandaise de Misson, en 1722. L'ouvrage de Stanyan, *L'État de la Suisse*, paraît la même année (1714) en anglais et en français. Les *Délices de la Suisse*, de Ruchat, sont publiés en Hollande, dans une collection consacrée aux voyages en Europe. Les *Alpes* de Haller paraissent en version française à Paris en 1750, d'après la réédition de 1748. On a mentionné plus haut l'exemple de Coxe et de Ramond de Carbonnières, et aussi celui de Ebel. D'autre part, tout au cours du XVIII^e siècle, et partiellement encore au XIX^e, le français est parlé dans les sphères cultivées de toute l'Europe : les traductions d'ouvrages français qui furent faites dans d'autres langues montrent que les éditeurs visaient déjà un public élargi. Il en va de même des ouvrages sur les Alpes à orientation scientifique. Le livre de Gruner (*Die Eisgebirge...*), paru dès 1760 à Berne, est adapté par le très buffonien chevalier de Keralio en 1770, sous le titre de *Histoire naturelle des glaciers...* Les *Voyages* de Saussure sont traduits presque immédiatement en allemand chez un éditeur de Leipzig ; sa *Relation abrégée* paraît, en 1787, en trois langues. En outre, les ouvrages importants sont discutés chez les autres voyageurs, et parfois discrètement copiés. Ils sont compilés dans des collections *ad hoc*, largement répandues et souvent reprises, l'exemple le plus connu en est celui des *Tableaux de la Suisse* commandités par le baron de Zurlauben et édités à Paris¹.

Au XIX^e siècle, le mouvement de traductions s'affaiblit pour les récits de voyage des écrivains, alors que les ouvrages scientifiques continuent d'être discutés dans toute l'Europe. On voit se dessiner une situation nouvelle : bien que la diffusion des représentations de la Suisse se poursuive et s'amplifie, elle cesse d'être interactive, de par la progressive fermeture des nations sur leur propre fonds culturel. Les gravures alpestres sont abondamment répandues. Dans les divers pays, des ateliers se spécialisent dans cette première forme de « reproduction mécanique », dont la photographie multipliera les effets. Des guides nouveaux prennent la relève des anciens ouvrages. Rédigés souvent par des auteurs qui firent eux-mêmes le voyage, et tenant donc encore du récit, ils devinrent peu à peu l'affaire d'équipes de rédaction, se spécialisèrent pour les publics nationaux auxquels ils étaient destinés et s'orientèrent vers les formes contemporaines de l'édition industrielle. Telle fut l'évolution des guides anglais, allemands et français qui connurent les succès les plus massifs. John

1. Pour les éditions et réimpressions des ouvrages au XVIII^e siècle, voir la bibliographie des auteurs cités.

Murray publia à Londres en 1829 *A Glance of the Beautiful Sublimities of Switzerland*, et ses célèbres *Handbooks* parurent à partir de 1836 ; presque en même temps, à Cologne, le libraire Karl Baedeker commença la série de ses guides ; Adolphe Joanne, qui fut d'abord un fervent excursionniste, fit paraître en 1841 son *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse* : ce fut l'ancêtre des *Guides bleus*¹.

Ainsi, malgré la multiplication des publications dans chaque pays, le mouvement européen de mise en commun des représentations de la Suisse connaît au cours du XIX^e siècle des limites de plus en plus marquées. L'interaction culturelle fait place à la juxtaposition des préférences nationales, chacune des nations européennes se renfermant dans sa propre vision, effectuant, pourrait-on dire, le voyage pour son propre compte. Si Schlegel a pu voir dans la Suisse la survivance d'une Allemagne primitive, Michelet pense, en 1838, que la Suisse se détourne de l'Allemagne et regarde vers la France. Cette évolution est visible dans les textes par la place de plus en plus grande accordée à la perception, souvent moqueuse, de l'autre comme touriste. On pourrait faire une anthologie du nationalisme européen en réunissant les récits d'excursions au Rigi. Sur ce sommet couru, et même envahi depuis la construction du chemin de fer à crémaillère en 1871, tout le monde allait voir le soleil se lever sur les Alpes. L'auberge où l'on passait la nuit était devenue un caravansérail, un entassement de bâtons, d'ombrelles et de chapeaux, une Babel des parlers européens, dans la confusion des appels, des rires, des ronflements. Au petit matin, chacun se précipite sur l'esplanade et s'extasie devant le spectacle — s'il ne pleut pas, naturellement. Cette scène de microsociologie touristique est régulièrement l'occasion pour les auteurs de se moquer des particularités d'autrui et de brocarder les caractères nationaux. L'Europe voyageante du siècle bourgeois y est présentée comme une collection d'échantillons ethnopsychologiques. Une forme de la *bêtise* a tout recouvert : cette bêtise ne réside pas tant dans l'admiration pour un spectacle devenu trivial, mais dans le fait que l'appartenance nationale est devenue l'unique marque distinctive des individus. Chacun est réduit aux signes qu'il est capable de percevoir et de produire, parmi lesquels figure la dévotion convenue pour la montagne. Quelque chose du mythe suisse est encore là, mais comme une caricature diffractée, à travers laquelle les nations européennes ne parviennent plus à communiquer.

Comment ressembler à une image

Dès lors que l'on a pris pour cadre de recherche les voyageurs européens, que faire des Suisses eux-mêmes, qui furent nombreux à parcourir le pays et à raconter leurs périple ? Faut-il les distinguer des autres ? Ne sont-ils pas, eux aussi, des Européens, participant à l'élaboration de cette représentation dont nous avons retracé l'histoire ?

Leur situation mérite réflexion. L'appartenance à la Suisse, au sens politique et culturel, fut différenciée historiquement et géographiquement au cours du processus de constitution de la Confédération, laquelle demeura longtemps un ensemble flou, un agrégat de petits États et de territoires assujettis. L'identité

1. Contrairement à Ebel, qui avait adopté l'ordre alphabétique, les guides nouveaux présentent des itinéraires. Nous avons renoncé à donner des extraits de ces guides de voyage. Ils demanderaient une approche particulière, plus directement sociologique.

suisse, bien qu'elle ait cherché dès la Renaissance un appui dans les symboles locaux des cantons primitifs (guerres dites de libération, figuration d'un pacte originaire), s'est conçue surtout négativement, comme ce qui réunissait des gens qui ne voulaient appartenir ni à l'Autriche des Habsbourg, ni à l'Allemagne, ni à la France, ni à l'Italie, tout en partageant leur langue et leur culture avec tel ou tel de ces pays. Elle parvint à s'affirmer, durant le XIX^e siècle, à la suite d'une sorte de travail identitaire recourant largement aux mythes d'origine, lui-même d'ailleurs peu spécifique puisqu'il eut lieu dans la plupart des nations européennes à la même époque. La position des auteurs suisses dans l'histoire du voyage répondit ainsi à une double perspective. Ils s'efforcèrent de lier leurs descriptions à des traditions helvétiques propres, mais ils ne purent le faire qu'à travers le regard et le discours d'autrui, en mesurant ces descriptions aux représentations que les voyageurs « extérieurs » avaient élaborées. Tantôt protestant et tantôt approuvant, leurs récits font alterner la réfutation et l'imitation.

On reconnaît cette posture inconfortable dès le XVI^e siècle, mais c'est au début du XVIII^e qu'elle se révèle clairement. Les préfaces de Ruchat (1714) et d'Altmann (1730) prétendent faire justice d'une image dévalorisante que les pays européens auraient développée. Les *Lettres* de Beat de Muralt¹, auxquelles le jeune Haller se réfère en commençant son voyage de 1728, jouent ici un rôle certain, en permettant une prise de conscience des particularités nationales dans l'Europe cosmopolite que promeut l'idéologie des Lumières. Cependant, la plupart des récits de voyage « indigènes » sont déjà seconds : on a vu que Burnet et Labrune, Misson et Addison, Stanyan même, avaient publié des descriptions fort élogieuses. La protestation affichée a donc pour fonction de revendiquer une sorte de propriété sur l'image en train de naître, autant que de lutter contre des lieux communs défavorables. Il en va de même des pages de Rousseau qui ont trait à la Suisse, dans *La Nouvelle Héloïse* et dans les *Confessions*. Rousseau se sert des textes de voyage et relance l'image d'une Suisse arcadienne comme s'il l'avait inventée, ou du moins comme si, neuve en Europe, elle n'avait été jusqu'alors le partage que des seuls indigènes. En 1789, le doyen Bridel publie sa *Course de Bâle à Bienne*, dans laquelle il s'insurge contre « l'invasion littéraire » perpétrée par les livres de voyage et se propose d'écrire pour les Suisses plutôt que pour les étrangers. Mais son patriotisme est contredit par le style et les références dont il orne son récit : exaltation sublime, pittoresque du paysage, glorification de la vie champêtre, allusion à l'âge d'or..., bref, le catalogue des clichés dont les récits de voyage sont remplis. Bridel emprunte les yeux et les mots d'autrui pour témoigner de la singularité de son pays ; il est autochtone par intermédiaire. Le mouvement qu'on a appelé l'« helvétisme », dans lequel les écrivains et savants zurichois du XVIII^e siècle soucieux d'affirmer leur originalité par rapport à la culture allemande jouent un rôle déterminant, est indissociable de ce désir de « rapatriement » de l'image. La reprise des mythes d'origine, les rites de confraternité, la mise en valeur des folklores locaux, la recherche historique elle-même — à laquelle Jean de Müller donnera un lustre exceptionnel à la fin du siècle — tout

1. Voir B. de Muralt, *Lettres sur les Anglais et sur les Français, suivie de la Lettre sur les voyages*, éd. par Charles Gould, Paris, 1933. Certaines lettres ont circulé en manuscrit dès la fin du XVII^e siècle. L'édition complète paraît en 1724. La *Lettre sur les voyages* est évidemment liée à l'essor que connaît le voyage dans l'Europe de cette époque.

cela vise au même but : affirmer l'antériorité des traditions autochtones sur la représentation des voyageurs européens. En somme, fonder le caractère national et, si l'on peut dire, ontologique, du mythe suisse.

Il y a là une sorte de piège de l'interaction : en croyant la refuser, les voyageurs indigènes la confirment et donnent consistance aux projections venues de l'extérieur. Le mythe devient une contrainte mentale et sociale par la volonté d'appropriation des Suisses eux-mêmes, qui se sont d'autant plus efforcés de ressembler à l'image que leur tendait la culture européenne qu'ils lui ont dénié son caractère de représentation construite. Ce redoublement de l'identité produisit à la fois l'assurance et l'anxiété. Il eut des effets bénéfiques, encourageant une culture politique du consensus, un attachement à la nature et au paysage, le goût des libertés individuelles, tous éléments dont a vu que les humanistes suisses du *xvi^e* siècle avaient perçu l'intérêt. Il engendra aussi des crises répétées, dont la dernière en date (et qui dure encore) a été ouverte après la Seconde Guerre mondiale. En Suisse même commença l'époque où certains dénoncèrent avec force la bonne conscience helvétique, qui leur apparaissait comme l'avèrs d'une mauvaise foi historique. Max Frisch le premier analysa le double jeu de l'identité, dans son journal de mobilisation et dans ses écrits polémiques¹. Dans son essai incisif sur le *Guillaume Tell* de Schiller, il montra que les Suisses du *xix^e* siècle prétendirent être les détenteurs des valeurs et les représentants des caractères mis en scène par la pièce. Peter Bichsel appliqua cette analyse à la petite bourgeoisie contemporaine : son amour de l'ordre et de la propreté, géraniums aux fenêtres et chromos alpestres au-dessus du canapé, sa persuasion naïve de l'excellence des institutions helvétiques sont une manière de se conformer à l'attente qu'ont les touristes étrangers visitant la Suisse². Comme Sartre (dont les analyses inspirent Frisch et Bichsel) l'avait montré à propos du problème de *l'autre*, et plus particulièrement à propos de la judéité, l'identité est conférée par le regard d'autrui. Ce n'est pas le lieu de discuter les arguments critiques qui peuvent naître d'une telle thèse ; nous ne les avons d'ailleurs exposés que partiellement. L'essentiel est de constater que la tradition des voyages en confirme une perspective essentielle, qu'elle inscrit dans la profondeur historique.

Les mises en cause internes de la Suisse contemporaine se sont poursuivies bien au-delà des deux auteurs cités ci-dessus. La célébration du pacte de 1291 en fut une occasion toute trouvée. Un badge, provenant des milieux intellectuels suisses-allemands et largement diffusé, proclamait : *700 ans, ça suffit !* Un T-shirt dessiné par Ben portait : *La Suisse n'existe pas*. Dans un hommage à Vaclav Havel, alors président de la Tchécoslovaquie en visite officielle en Suisse, Friedrich Dürrenmatt comparait ses compatriotes à des prisonniers qui seraient, dans leur prison, leur propres gardiens ! Retour malicieux d'un *topos* d'origine que cette allusion aux vœux de César, lorsqu'il contraignit les Helvètes à demeurer entre leurs montagnes — comme si la boucle se bouclait sur le vide, puisqu'il n'y a plus d'empire dont il faudrait garder les marches... Pourtant la critique intérieure, si elle répond à la disparition du mythe suisse dans

1. Voir surtout *Blätter aus dem Brotsack* (1939-1941), *Wilhelm Tell für die Schule* (1971), *Dienstbüchlein* (1974).

2. « Nous nous sommes habitués à voir la Suisse avec les yeux de nos touristes [...]. Nous vivons dans la légende qu'on a construite autour de nous. » Voir *Des Schweizers Schweiz und andere Aufsätze*, Zurich, 1989 [1967], p. 19 ; je traduis.

la culture européenne et dénote un malaise intellectuel profond, n'a apparemment que peu d'effets sur la conscience populaire. Celle-ci refuse de prendre acte de l'effondrement des idéaux passés et préfère s'attacher aux représentations apprises.

Notre anthologie, au long de laquelle on peut observer comment ces représentations se sont formées et ont évolué, montre avec évidence que l'histoire du mythe suisse est aujourd'hui achevée, puisque celui-ci est privé de son assise et de sa légitimité dès qu'il cesse de circuler dans la culture européenne tout entière. Allant au-delà de la seule critique « interne », elle montre aussi que l'effondrement de ce mythe signale la défaillance de la culture européenne elle-même, incapable de continuer à tenir ensemble, comme de relancer dans un imaginaire commun, les trois éléments dont les voyageurs avaient entrelacé les motifs : l'espoir d'une communauté libre et heureuse ; la nécessité d'un lien harmonieux avec la nature ; l'insertion, riche de sens et de responsabilité, de l'individu dans son cadre. On ne se réjouira pas d'être ici comme le mélancolique oiseau d'Athéna, qui s'éveille à la fin du jour et dont le regard n'embrasse plus que les ombres d'une beauté disparue. On souhaiterait bien plutôt, par le regard qui contemple et qui décrit, avoir incité les lecteurs à redéployer une vision autrefois féconde, et à prendre conscience de l'ensemble des perspectives dont elle a été formée.

C. R.